**La vocation religieuse entre appel et angoisse**

**par Stefan Stroia**

*Stefan Stroia est roumain et orthodoxe. Il vit en France depuis 1999. Il a préparé un master à l’EPHE (Ecole Pratique des Hautes Etudes), en Christianisme byzantin, suivi d’un diplôme en Christianisme orthodoxe puis une thèse de doctorat portant sur la doctrine sacramentaire du théologien roumain Dumitru Stãniloae (1903-1993), soutenue en décembre 2009. Depuis 2011, il est chargé de cours en Christianisme orthodoxe à l’EPHE. La sphère de ses recherches s’élargit à la doctrine sacramentaire de la pénitence et plus particulièrement à la distinction entre regret et repentir. Cette année, avec ses étudiants, il a travaillé sur le nouveau langage de la vie spirituelle à partir de l’étude spécifique de deux auteurs : le père André Louf et D. Stãniloae.*

*Parallèlement, il termine un master 2 Recherche, en Etudes psychanalytiques, à l’université Paris 7. C’est dans ce cadre qu’il a pris connaissance de sœur Marie de la Trinité tant pour son cheminement théologique que son cheminement psychanalytique.*

 Mon intervention sur *La vocation religieuse entre appel et angoisse* suivra le cheminement spirituel de Sœur Marie de la Trinité et se déroulera en trois temps.

1. Tout d’abord, je parlerai d’une personne qui m’est très chère et qui pendant dix ans a été mon père spirituel : dom André Louf.
2. Puis, je parlerai de ce qu’est la vocation religieuse, et quels sont les éléments qui lui sont constitutifs.
3. Enfin, je m’arrêterai sur le carnet de Marie de la Trinité *De l’angoisse à la paix*, afin d’essayer de comprendre le chemin spirituel entre appel et angoisse.

**Père André Louf.**

 J’ai rencontré Père André lors d’un congrès œcuménique à Bose en Italie, dans la communauté religieuse du prieur Enzo Bianchi. C’était à l’automne 2000. Je pourrais qualifier cette première rencontre de « coup de foudre », spirituel bien entendu. Nous avons fait ensemble des retraites spirituelles à la Grande Chartreuse, près de Grenoble, ou encore à la Chartreuse de Serra San Bruno (deuxième fondation de Saint Bruno lui-même), au sud de l’Italie, à Palerme où nous avons été invités pour une série de conférences au sein d’une association de laïques appelée Kairos.

 Je n’aurais pas assez de mots pour qualifier la toute première rencontre et toutes les discussions et débats qui ont animé nos rendez-vous pendant près de dix ans.

 Si notre société manque de modèles c’est que nous ne les cherchons pas assez. Père André était un modèle. Non seulement un moine, un prêtre qui répondait avec assurance et sérénité à la mission à laquelle il s’est dévoué corps et âme depuis l’âge de 18 ans. Il était toujours prêt à aider, à porter conseil. Toujours lumineux et avec un sourire timide comme s’il ne voulait pas ennuyer, ni par sa parole ni par sa présence. Sa richesse spirituelle transparaissait dans tout ce qu’il était, et indifféremment s’il portait ou non son habit monastique.

 Notre séparation fut moins empreinte de douceur. Mais, comme on le sait, les voies du Seigneur sont impénétrables. Le 12 juillet 2010, je reçus un mail du prieur Enzo Bianchi qui annonçait que Dieu, dans sa grande bonté, avait appelé mon ami à lui. Fin août 2010, je réussis à faire mon pèlerinage au monastère du Mont des Cats pour me recueillir sur sa tombe. C’est un mince hommage que je lui fais par ce petit memento, aujourd’hui, et par le cours que je suis en train de terminer à l’EPHE à partir de son livre sur *L’initiation à la vie spirituelle*.

**La vocation religieuse :**

 Dans son premier sens étymologique, la notion de *vocation*, signifie appel (du latin *vocare=*appeler). Longtemps cette notion fut en étroite corrélation avec l’engagement dans la vie religieuse (vie monastique, vie sacerdotale, etc). Aujourd’hui, elle est utilisée dans un sens large pour désigner l’appel que certaines personnes peuvent ressentir pour une mission particulière : humanitaire, professionnelle, scientifique etc. Cela veut dire que la vocation est une manière de vivre sa vie, de la comprendre et de l’ordonner comme un service, on pourrait dire comme un sacerdoce. Cependant, il est intéressant de remarquer que l’appel, l’origine de la vocation n’émanent pas de la personne. Dans le sens général la vocation, c'est « *être appelé* », « *être appelé par* » et « *être appelé pour* ». Cela demande une écoute, une réponse.

 Cet appel universel prend un sens particulier pour les chrétiens. Pour eux, l'appel vient de Dieu, de la Parole du Christ invitant à le suivre et à être ses témoins dans le monde et dans l'histoire. Tout chrétien, par son baptême, est appelé à faire de sa vie une réponse et un service. Quelle que soit notre vocation, nous sommes tous appelés à la sainteté, à participer à la plénitude de l'amour de Dieu, à aimer, à être heureux et à rendre heureux.

La question est : *Est-ce si simple ?* Être heureux et rentre heureux ?

 C’est en partant de cette question que je voudrais essayer de comprendre la vocation religieuse – et plus particulièrement dans le cheminement spirituel de Marie de la Trinité.

Nous avons vu ce qu’est une vocation de manière générale. Mais qu’est-ce qu’une vocation religieuse en particulier ?

**Les caractéristiques de la vocation ? Qu’implique-t-elle ?**

 La vocation est un appel, certes, mais avant tout elle est **une annonce**. Et à son tour l’annonce est **une information,** mais aussi **quelque chose de plus** (ex : l’annonciation, « tu enfanteras », (une information), mais il y a le sous-entendu (c’est-à-dire la fécondation et c’est là, le quelque chose de plus). Il y a, de par ces deux dimensions, quelque chose d’excessif dans toute annonce. Quelque chose qui comporte de la démesure. Elle consiste dans le fait de révéler à l’autre un savoir qu’il n’a pas sur ce qui lui est arrivé ; et donc, le fait de la surprise provoque la « sidération ». Il y a un effet de trauma dans une annonce par la violence même de l’annonce. En effet, il s’agit d’une intrusion, d’un « inattendu » dans l’énonciation. La décision, dans l’instant de l’annonce, a des effets qui engagent quelque chose de crucial pour celui qui reçoit l’annonce. **Cet instant est fou, irraisonnable**.

 Rappelons-nous l’exemple de Pierre lors de la pêche miraculeuse, Luc 5, 1-11. L’évangéliste nous dit que Pierre, suite au miracle, a été envahi par la frayeur (cf. 5, 9). Il y a eu cet effet de sidération qui est le produit de toute annonce, diront les psychanalystes ; les pères de l’Eglise, quant à eux, parleront de « sainte panique ». Les deux cependant décrivent une seule et même situation.

 De manière générale, il n’y a que deux types d’annonces qui touchent à la radicalité : l’annonce de la vie, d’une naissance, et l’annonce de la mort. Or, la vocation religieuse, l’annonce d’être appelé, combine les deux. Puisqu’en effet, il s’agit d’une nouvelle vie, donc d’une nouvelle naissance, et elle est consécutive à la mort du « vieil homme ». C’est de cette manière que nous pouvons dire que l’annonce fait un trou qui ouvre sur quelque chose dont le sens n’est pas donné puisque la question qui suit nous confronte à un non-sens, toujours redoutable.

**Et cette question est le principe de « quitter ».**

 Tout appel comporte ce principe de quitter (il suffit de se souvenir des personnages biblique et en premier lieu d’Abraham). Il est indispensable d’accepter un certain renoncement. La question est de savoir ce qu’est ce renoncement. Et à mon avis, Marie de la Trinité l’explique bien : il s’agit de pénétrer dans une autre dynamique, une dynamique différente de celle connue jusqu’au moment de l’annonce, de l’appel. Accepter cette dynamique c’est accepter le changement – on pourrait presque parler de conversion – mais, encore une fois, celle-ci bouleverse notre manière profonde d’être, elle touche à la radicalité. Cependant, et c’est un point important, cette nouvelle dynamique, impliquée dans la notion de quitter, est inscrite en nous et demande la participation des profondeurs de notre cœur MAIS en toute liberté.

 Nous l’avons vu, il y a une succession d’éléments : une annonce, un appel, un renoncement, accompagnés de la nécessité de quitter et d’entrer dans une nouvelle dynamique. Pour autant nous ne sommes pas au bout. Puisque nous avons écouté, nous avons répondu, nous avons quitté, nous avons décidé de nous inscrire dans une nouvelle dynamique mais cela ne suffit pas.

Ces caractéristiques vont uniquement **nous inscrire dans un nouveau chemin. Mais un chemin qui reste à découvrir**. Il n’est pas indiqué ni dans l’annonce, ni dans l’appel. L’objectif de cette nouvelle dynamique reste un grand inconnu en soit. Ce que révèle l’expérience monastique, en général, et celle de Marie de la Trinité en particulier, est que la voie, la nouvelle voie, est à découvrir jour après jour, voire heure après heure ; certainement, elle est parsemée de joies spirituelles, pas toujours possibles à décrire, mais aussi de doutes.

C’est à ce moment-là, qu’il faut soulever **le paradoxe dont la vocation religieuse est le sujet**. Dieu suscite d’abord un bouleversement, ensuite il rassure et enfin il appelle. C’est un nouvel appel, celui de suivre, de le suivre et ainsi de suivre un nouveau chemin. Ce deuxième appel, accompli lors du chemin initial, pourrait plutôt inquiéter davantage mais il n’en est rien. Puisque, dans cette demande de le suivre, c’est Dieu lui-même qui interpelle dans son amour l’une de ses créatures. Nous le savons bien, et le livre de Marie de la Trinité « ***de l’angoisse à la paix »*** nous le montre avec une force particulière. Plus Dieu se manifeste à nous avec intensité, plus il veut nous rassurer en nous attirant à lui.

**Avec ce paradoxe je touche un autre point, essentiel à mes yeux, fondamental pour la vocation religieuse : l’amour divin.**

 Sans essayer de faire le point sur ***l’éros divin***, et sur la littérature abondante qui entoure le sujet, je m’arrêterai quelques instants, juste pour mentionner *Denys l’Aréopagite*, fondateur de la théologie de la participation à la divinité, *Saint Bernard* (si cher à Père André Louf), *Guillaume de Saint Thierry*, tous deux commentateurs du *Cantique des cantiques,* qui exaltent de manière mystique cet amour incommensurable que Dieu porte aux hommes.

**L’amour divin et la réponse que l’homme apporte en retour est la trame de fond de toute vocation religieuse**.

 Je dirais de toute vocation, prise dans un sens général, puisque croyant ou pas il n’est pas possible qu’une quelconque vocation se manifeste sans amour.

Dans la vie religieuse, cet amour à un double vecteur : vers l’Autre (majuscules), et vers l’autre (minuscule). L’amour de Dieu et l’amour du semblable s’entremêlent dans la trame initiatique. Et si nous avons l’impression d’avoir déjà répondu correctement et concrètement, et depuis longtemps, à l’appel (qu’il soit celui de notre baptême ou un autre bien plus particulier et tardif) et que nous nous sentons las, fatigués, noyés dans une certaine routine alors, il faut oser se poser la question :

 **Où en sommes-nous de notre premier amour**? Quel est le contenu actuel de l’amour dans l’accomplissement de ce que nous avons pris pour notre vocation, au-delà des déserts intérieurs que tout appel, que toute vocation sont susceptibles de comporter ?

 Les saints eux-mêmes ont su interroger et s’interroger. Je citerais en exemple saint Bruno, saint François d’Assise, sainte Thérèse d’Avila, saint Jean de la Croix, saint Ignace et bien sûr Marie de la Trinité.

 Rappelons-nous aussi Marie-Madeleine. C’est la rencontre de l’amour fou du Christ qui l’a ressuscitée et restituée à elle-même, dans la possibilité de se donner et de se rendre présente dans la pureté de l’amour. Dans sa véritable résurrection, Marie-Madeleine a besoin de goûter toujours plus cet amour libérateur du Christ. L’amour, même divin, on pourrait dire surtout s’il est divin, aspire à la réciprocité. L’activité principale de Marie-Madeleine, parmi les disciples du Christ, est essentiellement l’amour. L’amour appelle l’amour, et le premier témoin du Christ ressuscité nous en donne la preuve. C’est en présence du Christ que l’amour mûrit et se purifie même si, dans un premier temps, il est imparfait.

 Il arrive que l’on soit tenté de reculer sur certaines exigences de l’amour, que l’on soit saisi de vertige devant ce qui nous apparaît comme une montagne, car nous n’avons pas compris la profondeur de l’amour du Christ à notre égard, alors que le chemin, et la proximité du Christ lui-même, sont, d’une certaine manière, les garants de notre appel. En effet, la réponse à un appel divin est une exigence continue d’amour et de croissance dans le don de nous-mêmes. Lorsqu’on se donne au Christ, le piétinement sur place, voire le retour en arrière ne conviennent pas, malgré l’épreuve possible (ou la légitime fatigue). Cela signifie un « attiédissement » de l’amour pouvant même asphyxier une vocation.

 Je vais essayer de toucher au troisième et dernier point de ma présentation qui est le carnet de Marie de la Trinité « *de l’angoisse à la paix* », pour comprendre le chemin spirituel entre appel et angoisse.

 Avant de m’attarder sur le livre de sœur Marie je voudrais clarifier quelques termes de portée psychanalytique en commençant par les topiques freudiennes. Dans la grande découverte freudienne de l’inconscient les topiques jouent un rôle important. Au fur et à mesure du perfectionnement de cette découverte Sigmund Freud affinera ses deux topiques. Pour ce qui est de la première (en place vers 1900), le professeur viennois parlera d’une topique de l’instance psychique axée sur la triade Inconscient, Préconscient, Conscient. Lors de la révision (en 1920) qui n’annule pas mais plutôt complète cette première topique, Freud parlera de Ça, de Surmoi et de Moi. Cette révision portera le nom de la seconde ou deuxième topique quant à la cartographie de l’inconscient.

 Le Ça est la partie la plus chaotique de l’appareil psychique, une partie qui ne connait pas le refus et qui n’est pas soumise à la réalité externe. C’est dans cet espace appelé le Ça que les pulsions exercent leur force.

 Le Surmoi est une instance psychique issue du complexe d’Œdipe ; c’est l’espace des lois et de normes sociales. Selon ses exigences il peut être cruel, sadique ou protecteur. Le surmoi assure la non-satisfaction immédiate des pulsions, il représente donc une sorte de liant social.

 Le Moi, quant à lui, est une partie du Ça qui s’est organisé en raison des stimuli de la réalité externe ; il correspond au siège de la personnalité. Il tente de trouver des compromis entre les pulsions du ça qui réclament satisfaction et les interdictions du surmoi, on pourrait dire entre le principe de plaisir et le principe de réalité. C’est pour cela d’ailleurs que Freud affirmait que « le moi n’est pas maître dans sa maison ».

Venons-en maintenant à **l’angoisse**. De manière générale elle est décrite comme étant un conflit entre le ça et le surmoi qui envoie un signal d’alarme au moi. Ce dernier va mettre en place ce qui sera appelé, dans les études psychanalytiques, les mécanismes de défense. (Ex : refoulement ; régression ; renversement dans le contraire ; déplacement ; isolation ; annulation rétroactive ; dénégation ; sublimation ; identification etc.).

Dès l’entrée du livre, Sœur Marie se présente comme une personnalité névrotique obsessionnelle. « ***Le traitement d’insuline, dit-elle, avait provoqué, une recrudescence des obsessions*** », p. 20. Une autre citation : « ***pour réagir contre l’angoisse, j’avais emporté un nombre invraisemblable de travaux à faire*** », p. 22. ; et encore : « ***sous la poussée des obsessions j’écrivais d’immenses lettres*** », p. 22. Or l’obsessionnel est un être angoissé puisque, disent les psychanalystes, il cherche à tout prix la punition qui tarde à venir et c’est justement cette attente qui déclenche les obsessions.

 Marie de la Trinité décrit elle-même tous ces vécus contradictoires qui caractérisent un névrotique obsessionnel :

* La culpabilité : « ***le trouble commença à devenir intolérable, sa densité s’augmentait des nuits d’insomnie et les remords, la culpabilité remontaient de je ne sais quelles profondeurs*** », p. 30.
* La punition de Dieu : « ***il convenait que Dieu me punisse, et sans tarder*** », p. 31 ; puisque « ***mon soi-disant amour de Dieu avait toujours été faux, j’étais une hypocrite et Dieu a les hypocrites en abomination… j’avais toujours trompé tout le monde*** », p. 31.
* La perversité : « ***je n’avais eu qu’une seule fidélité, la fidélité à ma perversité*** », p. 31 ; « ***j’étais moi-même une créature sordide et moralement pourrie ; ma mort serait symbolique de ma vie*** », p. 32.
* L’enfer, punition ultime de la part de Dieu comme conséquence de cette vie mensongère. Et cette punition, même éternelle, est souhaitable à l’angoisse : « ***cette libération de l’angoisse me rendait l’enfer infiniment souhaitable. Toutes les pires souffrances me sont rien comparées à l’angoisse*** », p. 33.

Qu’en est-il de la sortie de Bonneval ? Avec l’*acribie* (exactitude) spirituelle qui lui est caractéristique sœur Marie décrit les ravages que les angoisses et les phobies ont déclenchés en elle et axés sur trois plans :

* Le plan des réalités extérieures avec lesquelles elle avait essayé de rester en contact, bien que les perceptions soient atténuées, irrégulières, ternes, vues justement comme des constatations d’existence sans relation personnelle particulière.
* Le plan des obsessions, avec le déroulement du cycle propre à chacune.
* Le plan de de la profondeur intérieure, spirituelle, et qu’il lui était désormais impossible à atteindre.

Dans un langage mi psychanalytique, mi poétique sœur Marie raconte la disparition des obsessions : « ***le contact avec le fond de moi-même ne revint pas spontanément… je m’aperçus que les obsessions avaient exercé sur moi une telle emprise que je m’étais identifiée à elles. Bien qu’à contre cœur, je reconnaissais qu’elles m’exprimaient, elles étaient moi-même – tandis que tout ce qui pouvait s’élaborer d’autre en moi me semblait artificiel et étranger*** », p. 41.

 Cette épreuve qui avait duré un bon nombre d’année, l’a amenée à saisir la distinction qui existe entre la conscience morale et la conscience spirituelle. Si la conscience morale est à la fois souvenir et projet, sœur Marie la considère comme un lieu « ***très superficiel en comparaison du lieu intérieur de cette conscience spirituelle*** ».

 Cette expérience lui a permis aussi de comprendre le vrai sens de l’amour, celui que Dieu nous témoigne et que nous témoignons à nos semblable : «  ***il commence, dit-elle, quand l’autre devient pour moi un centre et que je ne me situe plus que relativement à ce centre comme un rayon qui va vers son foyer. Je crois que c’est l’attitude fondamentale de ce qui seul mérite d’être appelé amour, quelle qu’en soit l’expression. Cela modifie profondément les attitudes et par la suite les relations*** », p. 77.

 Le chemin de la vocation religieuse est dès son commencement un chemin difficile, annonce, appel, renoncement, nouvelle dynamique, nouveau chemin bien qu’inconnu, amour plénier auquel on ne sait pas quoi répondre puisque bien qu’imparfaitement nous saisissons quand même son absolu. Marie de la Trinité est la preuve de la violence d’un tel appel, de la difficulté à le suivre, mais avant tout, elle est la preuve de la réussite. Elle a éprouvé beaucoup de pertes au long son chemin, je dirais de son désert spirituel, mais elle a fait la grande rencontre de l’amour de Dieu et de l’autre, telle que Marie Madeleine l’avait vécue bien avant elle.

 Je vous remercie de votre attention.

**Mécanismes de défense**

* ***Refoulement***: opération par laquelle le sujet cherche à repousser ou à maintenir dans l’inconscient des représentations liées à une pulsion et inacceptables.
* ***Régression*** : retour à un mode de fonctionnement plus ***archaïque***, mode de fonctionnement ancien qui va introduire la prévalence d’un langage, d’un comportement, d’intérêts qui auront la tonalité et la coloration caractéristiques d’un stade donné. Cette régression est possible du fait des fixations à ce stade.
* ***Renversement dans le contraire***: processus par lequel le but d’une pulsion se transforme en son contraire (ex : passage de l’activité à la passivité). Il est en général étroitement lié au retournement sur soi où la pulsion remplace un objet par la personne propre. C’est le cas notamment des couples d’opposés qui vont de pair (sadisme et masochisme ; voyeurisme et exhibitionnisme) Le retournement du sadisme dans le masochisme implique à la fois le passage de l’activité à la passivité et une inversion des rôles entre celui qui inflige et celui qui subit les souffrances (cela car les couples d’opposés coexistent dans l’inconscient). Le sujet dans son fantasme occupe alternativement toutes les positions.
* ***Déplacement***: la pulsion liée à une représentation interdite se détache d’elle et va se lier à une autre représentation (plus neutre et plus acceptable) reliée à la première par une chaîne associative (ex : la phobie).
* ***Isolation :*** Au sens large : isoler une représentation de sa charge affective (pas de refoulement de la représentation, les deux coexistent isolés) ; à ce moment-là, la représentation est désaffectisée et l’affect doit trouver une issue, par exemple le déplacement sur une autre représentation. Souvent, dans un sens plus restrictif, rupture des connexions associatives entre une pensée ou une action et ce qui la précède ou lui fait suite.
* ***Annulation rétroactive :*** Attitude psychique de sens opposé à un désir refoulé et constituée en réaction contre celui-ci (réaliser une pensée ou un acte, puis la pensée ou l’acte de sens opposé afin d’annuler la première ou le premier).
* ***Dénégation :*** Elle économise le refoulement. Le sujet peut se permettre de formuler une pensée, un désir, un sentiment précédemment refoulés à condition de nier qu’ils le concernent (« ne croyez pas que je pense ceci, que j’ai tel désir »). Excessive, elle appauvrit la personnalité qui est ainsi condamnée à ne pas reconnaître ce qui lui appartient, sur le plan affectif en particulier. La rationalisation s’appuie souvent sur la dénégation et l’isolation pour trouver de bonnes raisons d’expliquer un comportement dont les motivations profondes sont en fait jugées inacceptables.
* ***Sublimation :*** Une pulsion est dite sublimée dans la mesure où elle est dérivée vers un nouveau but non sexuel et où elle vise des objets socialement valorisés (artistiques, intellectuels, professionnels).
* ***Clivage :*** Mécanisme très primitif, considéré comme la défense la plus archaïque contre l’angoisse, où l’objet visé par les pulsions libidinales et agressives est scindé en bon et en mauvais objets aux destins indépendants. Il s’accompagne d’un clivage corrélatif du MOI.
* ***Idéalisation :*** Elle est le résultat d’un clivage préalable où les qualités et la valeur du bon objet sont nettement exagérées pour le protéger des pulsions destructrices.
* ***Déni de la réalité :*** Le sujet nie totalement une part plus ou moins importante de la réalité externe (s’associe souvent au clivage).
* ***Identification :*** Processus psychique par lequel le sujet assimile un aspect, une propriété, un attribut de l’autre et se transforme totalement ou partiellement sur le modèle de celui-ci.

**Ce que l’angoisse n’est pas :**

***L’inquiétude***

Elle appréhende l’objet dans son effet, qui est la mise en cause les identifications du sujet : c’est le sujet, tel qu’il se légitime dans sa reconnaissance de lui-même (et donc tel qu’il s’autoriser à se « reposer » dans sa certitude de soi), que l’inquiétant inquiète. Sera donc inquiétante toute réalité avérant que vacille, moins dans son contenu que dans son principe, le savoir qui permettait de la comprendre ou de la poser, et ainsi de s’identifier subjectivement. Des résultats inquiétants (à ces épreuves scolaires, à des analyses biologiques…) attestent ainsi que les anciennes identifications (être un étudiant, avoir la vie devant soi…) sont en train de perdre leur légitimité. L’inquiétude est donc l’épreuve de la délégitimation, par un objet méconnaissable (et non pas inconnu ni impensable), de la reconnaissance qu’on avait de soi, ce qui revient à dire qu’elle est l’épreuve du devenir méconnaissable de son propre être (avoir à quitter les études alors qu’étudier allait de soi, que la mort se soit brusquement rapprochée alors que continuer à vivre allait de soi…). Quand l’objet de l’angoisse s’entend de ce que la représentation en manque, celui de l’inquiétude s’entend de ce que la représentation, encore là, soit en train de cesser de valoir. Causée par l’objet méconnaissable, l’inquiétude ouvre donc sur l’angoisse, imminence de l’objet impensable, en même temps qu’elle laisse soupçonner l’horreur qu’il y aurait à reconnaître la parenté de sa propre intimité avec la réalité innommable de l’objet. Elle est en quelque sorte l’imminence de l’imminence.

***L’anxiété***

Les anxieux ne sont pas des angoissés, puisqu’on l’est pour des raisons qui sont de scénario, de représentation, et qui par là protègent de l’irreprésentable. Par exemple, quand ma femme est sur la route, je suis anxieux : éventualités de pannes, d’accidents. Par ces représentations, je pare au gouffre inimaginable où me plongerait sa perte.

***La peur***

Elle a un objet mondain, contrairement à l’angoisse dont l’objet est innommable, hors de toute possibilité d’être représenté. Cet objet me donne spécifiquement à comprendre que j’ai à mourir. Une voiture qui déboule à toute vitesse figure concrètement ma mort, laquelle a donc statut de signifié. Si on redoute les accidents, si on craint d’être blessé, on a peur d’être tué. Et cette mort dont la peur en donne l’éventualité, se fera par contact. Le sens de la peur est qu’on ait à toucher l’impossible : la voiture me percutera, l’assassin me frappera. La peur conjoint l’idée de signifier et de toucher l’impossible : elle en fait une réalité.

***L’effroi***

C’est la reconnaissance d’un vide radical, d’une désolation, contre quoi aucun recours n’est possible : toute défense viendrait trop tard et c’est de le reconnaître qu’on est dans l’effroi. Étymologiquement, l’effroi contient l’idée d’être arraché à la paix et donc au monde habituel qui est l’horizon du sens. Est donc effroyable ce qui fait apparaître l’irrécusable du non sens. Le 11 septembre est effroyable d’abord parce que les criminels ne demandaient rien. Quand on la regarde, dit Pascal, la condition humaine est effroyable (notre misère : perdus entre l’infiniment grand et l’infiniment petit). Heidegger souligne que le monde moderne, où toute chose est sommée d’être à disposition, est proprement effroyable d’inconscience, d’arrogance, d’indifférence au vrai. L’extrême effroi d’exister et de mourir est donc neutre, au-delà de l’angoisse qui en était le dernier leurre, y parant comme l’anxiété le faisait pour elle.

***L’horreur***

Elle porte sur la même réalité que l’effroi, sauf qu’on a reconnu que ce contre quoi il n’y a pas de recours est finalement de même nature que le plus intime de notre intimité – selon l’identité libidinale que l’angoisse révèle entre l’objet imminent qui nous abolirait et ce qu’on ne peut jamais dire de soi parce qu’on n’a jamais le mot qui dirait tout.

***L’épouvante***

C’est l’impossible reconnaissance (une reconnaissance qui ne peut se supporter elle-même, qui se rend folle elle-même) que cette intimité extrême qui nous apparente à l’horreur, la libido, était littéralement en train de nous submerger, de nous noyer.

***La panique***

Elle ne consiste surtout pas à fuir une chose dangereuse (elle est tout sauf le comportement raisonnable que cette situation exigerait) mais à se fuir soi-même, à la manière de quelqu’un qui voudrait courir tellement vite qu’il parviendrait à distancer son ombre, en tant qu’on est originellement de même nature que ce qui fait horreur.

***La terreur***

Elle ne renvoie pas à la communauté ” libidinale ” avec l’innommable, mais cette notion partage avec les précédentes l’idée de l’impossible réalisé : on entend marcher dans la pièce du dessus, or il est impossible que quelqu’un s’y trouve. Plus cet impossible se rapproche (c’est maintenant dans le couloir qu’on entend marcher), plus on est terrorisé. Politiquement, le  terrorisme  promeut la représentation et il lui appartient essentiellement d’être spectaculaire, mais c’est de la représentation de l’irreprésentable qu’il s’agit. Autrement dit c’est d’exhiber l’impossible qu’on terrorise. Comment peut-on décapiter lentement un être humain avec un couteau de cuisine et montrer ensuite le film au monde entier et donc à sa famille ? On ne peut pas : c’est humainement impossible. Or il y a des gens qui, *en faisant voir qu’ils le font*, montrent que cet impossible, qui est celui de la mort et de la nature implacables, caractérise *manifestement* l’agir dont ils sont les sujets. Par là même ils s’éprouvent eux-mêmes et apparaissent aux autres comme déjà morts. Le sentiment de toute-puissance et d’invulnérabilité qui habite les terroristes vient de là : on ne peut rien leur faire ni leur promettre (d’où notamment l’absurdité de vouloir négocier avec eux), puisqu’ils sont dans l’inéluctable et le définitif. Subjectivement le terrorisme est donc moins la disposition à tuer que celle d’entraîner dans la mort dont on est soi-même fait ; objectivement le terrorisme a pour être un apparaître : celui   de la mort même.